

Manuel Vásquez Montalbán

Le privé gastronome

Jean-François Carrez-Corral and Georges Tyras

Number 29, October–November 1987

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/20864ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Carrez-Corral, J.-F. & Tyras, G. (1987). Manuel Vásquez Montalbán : le privé gastronome. *Nuit blanche*, (29), 32–33.



Manuel Vázquez Montalbán

Le privé gastronome

*C'est dans les prisons franquistes que Mánuel Vazquez Montalbán, écrivain catalan, commence à écrire. Puis, d'essais engagés en romans politiques, le personnage de Pepe Carvalho prend forme. Pepe, le gastronome, qui n'hésite pas à nous exposer ses théories sur l'origine des plats, la maturation idéale des fromages, l'arôme des vins ou encore à nous décrire minutieusement ses recettes; Pepe, philosophe iconoclaste, ex-militant désenchanté, qui brûle les livres qui lui ont plu «de peur d'être un jour tenté de les relire»... Jean-François Carrez-Corral et Georges Tyras ont recueilli les propos du père de Pepe pour *La pensée sauvage* (1984). Nous remercions les auteurs et l'éditeur de nous autoriser à en reprendre des extraits.*

Cahiers de la pensée sauvage — Vous avez parfois nié être auteur de romans policiers. Vous sentez-vous plus à l'aise en tant qu'auteur de romans noirs?

M.V. Montalbán — Je crois que le roman noir est quelque chose de spécifique, que les Américains ont très bien fait, et même certains de façon géniale, et qui ensuite a entraîné toute une série d'influences culturelles. Il est clair que le genre a fait irruption dans l'histoire de la littérature, en y apportant des alté-

rations, des influences que l'on ne peut que respecter. C'est le cas, par exemple, pour qui veut refléter une société capitaliste avancée dans un milieu urbain, de la norme créée par le roman noir en ce qui concerne le rapport politique-délict. D'autre part, l'utilisation de l'enquêteur privé que font Sciascia ou Dürrenmatt, par exemple, est de toute évidence issue du roman noir, et pourtant, on ne pourra jamais dire que Sciascia ou Dürrenmatt aient fait du roman noir. Ils empruntent le privé et le transposent

mais en tant qu'élément fondamentale poétique.

*C.P.S. — On peut établir un parallèle entre le privé américain, à la fois moral et cynique et Pepe Carvalho impuissant dans *La solitude du manager* mais restant intègre au point de renverser le verre de *Nuit Saint-Georges 66* — tout un symbole! — que lui offre l'assassin.*

M.V.M. — Un vin extraordinaire. Je n'aurais pas fait ça moi!... Je crois qu'il y a là une donnée manifeste du romantisme du privé américain, ce romantisme ambigu qui fait qu'il est dur de dire «Non, non, je suis un professionnel, pas question avec moi» et d'un autre côté, à l'heure de vérité... C'est un élément culturel neuf, apporté par la culture américaine, et qui, en tant qu'image, va jusqu'à se concentrer sur la structure faciale, sur le sémantisme de l'aspect d'un Bogart, d'un Mitchum, ou en France, d'un Belmondo. Autrement dit, le héros ambigu, entre la bonté et la méchanceté, jamais lucide, politiquement. Ou bien c'est un observateur, comme dans le cas de Hammet, et, à ce moment-là, la lucidité du héros devient une simple capacité d'observation: c'est un «behavioriste», une personne qui se contente d'observer des comportements. Ou bien, dans le cas de Chandler, c'est un homme qui, sur le plan politique, est ignare: la drôlerie et l'ironie compensent son manque de mécanismes pour appréhender idéologiquement la réalité. Mon héros, lui, est lucide mais il doit constamment le dissimuler sous un mélange de sauvagerie et de cynisme. C'est un homme cultivé, mais il brûle ses livres. C'est un homme qui a appartenu à la CIA, mais il a été membre du parti communiste. Voilà une authentique parodie de l'ambiguïté.

Ça ne me plaît pas du tout, à moi, tout ce foin autour du roman noir. Je suis d'accord avec Varèse: quand la bourgeoisie perd le contrôle du roman, elle se met à le peindre en couleur. (Marquises, si vos rivages)

C.P.S. — Pepe Carvalho aura de plus en plus de raisons de se mettre au régime. La gastronomie chez lui est-elle le violon de Sherlock Holmes, une compensation, une façon d'échapper au réel?

M.V.M. — Il est difficile de bien comprendre ce que j'écris si on ne tient pas compte de ma position politique, au passif et au négatif. Dès que j'ai com-

mencé à écrire, j'ai essayé, tant dans la presse que dans la littérature, de m'en prendre au système. J'utilise aussi l'autorité morale que me confère le fait que tout le monde sache que je suis communiste, que j'ai fait de la prison, etc. pour attaquer ce que j'appelle la bigoterie stupide de la gauche. Par exemple la négation du droit à l'individualisme dans le domaine privé, le refus des petits plaisirs, etc. Avant la grande explosion de liberté, l'austérité et le faux puritanisme de la gauche dans ce pays étaient sinistres parce qu'ils étaient avalisés par la dureté de la lutte contre le franquisme. Eh bien, la revendication de la gastronomie, la revendication de la sexualité sont des éléments ludiques de provocation. Ça consiste à dire: «allons, messieurs, rendez-vous compte que ces choses-là ne font de mal à personne, qu'il n'y a pas de relation de cause à effet entre faire ou ne pas faire la révolution et boire du mauvais vin ou du bon». C'est une forme de provocation: il s'agit d'affirmer que les jouissances ne sont pas contradictoires avec un engagement politique de gauche.

C.P.S. — Vous avez déclaré que l'influence de l'audiovisuel sur l'écriture conduit l'écrivain à n'évoquer, à ne décrire que des réalités alternatives. Par exemple, les fonctions physiologiques?

M.V.M. — Oui, avec une foule d'autres choses, mais celles-ci sont capitales. Il y a en littérature une tradition puritaine qui la conduit à rejeter ce genre de thèmes, comme à rejeter certains mots décrétés non poétiques ou non littéraires. Quand j'écris de la poésie, je m'obstine à faire de termes comme *salade* ou *aisselles* des termes poétiques. On peut y parvenir. Ce qui se passe, c'est qu'il y a une sélection opérée dans le réel: certains faits ne feront jamais partie de la culture télévisuelle ou cinématographique, alors qu'ils peuvent pénétrer la littérature. Par exemple, le fait de pisser: la description littéraire d'un pissement peut être une merveille. À la télévision, c'est difficile. Alors là, oui, ce sera un trait purement physiologique.

C.P.S. — Une des manies les plus saisissantes de Pepe Carvalho est d'éclairer sa cheminée avec les livres, soigneusement choisis, de sa bibliothèque: ceux, par exemple, qui ont la prétention de donner une explication globale du réel...

M.V.M. — Oui. Ce sont, dans ces cas-là, des livres excessivement prétentieux et pédants. Mais les motifs sont très variables. Parfois ce sont des livres qui m'ont cassé les pieds à un certain moment, parfois je brûle le livre d'un marxiste pédant, écrit avec 2 sous de marxisme et 3 pages recopiées, ou bien, c'est une plaisanterie envers un autre

écrivain. Et certaines fois, c'est une vengeance personnelle: par exemple, j'ai brûlé une anthologie de la poésie érotique parce que ces enfants de salauds n'y avaient pas mis ma propre poésie!

C.P.S. — Vous dites je et c'est terriblement confondant. Vous êtes Pepe Carvalho, votre maison est la maison de Pepe Carvalho...

M.V.M. — Non. Celle de Pepe est beaucoup plus en désordre, moins bourgeoise, c'est plus une maison de célibataire. C'est un personnage beaucoup plus *lumpen*!

C.P.S. — Vous ne brûlez pas vos livres?

M.V.M. — Non, je les écris. Je ne vais pas pratiquer ce double jeu!...

La gastronomie et les femmes nous ont sauvé du désespoir franquiste! (La solitude du manager)

C.P.S. — C'est Carvalho qui déclare à la fin de Meurtre au Comité Central que «Il faut toujours désirer les femmes et les assiettes d'autrui».

M.V.M. — Dans certaines situations, les restaurants sont des lieux de comportements psychologiques extraordinaires. Cette audace qu'il y a à soutenir un regard d'une table à l'autre; audace fondée sur l'impunité, sur le fait qu'il s'agit d'une situation close: le repas se termine, on paie et jamais, ou très rarement, on n'a le front d'écrire son numéro de téléphone sur une feuille et de la laisser sur la table. Tout cela est en relation avec une libération des sphincters, vous ne croyez pas?

C.P.S. — Un rapport métaphorique?

M.V.M. — Il y a chez moi un jeu constant que j'ai découvert au cours d'une conversation avec Salvador Dali. Soudain, il m'a offert une image merveilleuse: «Greta Garbo était une limande». Et c'est vrai. Si on fait une association d'images, Greta Garbo était une limande.

C.P.S. — D'où le goût prononcé de Carvalho pour «le caractère clitoridien de la framboise».

M.V.M. — J'ai pensé que c'était une métaphore adéquate. Cela dépend des clitoris, bien entendu. On ne saurait généraliser.

C.P.S. — Il y a donc un lien clair entre nourriture et sexualité.

M.V.M. — Il y a des situations de détente, préalables, qui permettent des relations similaires.

C.P.S. — Dans vos romans, le rapport au sexe est généralement problématique. Le personnage de l'indicateur, par exemple, s'appelle Bromure.

M.V.M. — Je décris l'autre face du lieu commun sur le sexe, l'érotisme. Dans presque tous mes romans, la vérité du sexe, des rapports sexuels obéit en premier lieu à ceci: accepter le défi de Chandler pour qui le sexe n'a pas sa place dans le roman policier, tout en essayant de l'envisager, c'est la seconde dimension, selon une vision réaliste, anti-héroïque, anti-épique.

C.P.S. — C'est la valeur de la relation de Carvalho avec Charo?

M.V.M. — Il s'agit de refuser le conventionnel. Carvalho en ayant une relation stable avec une prostituée s'interdit les conventions de l'amour bourgeois. Cela dit, je n'ai jamais cherché à rationaliser cette relation, elle a surgi automatiquement. Par la suite, j'ai pensé que j'avais, sans le vouloir, donné à Carvalho une famille atypique, dans laquelle chacun des membres lui apporte un élément familial de subsistance: Charo le sexe, Biscuter la nourriture, Bromure l'information et Fuster l'appogiature, dans les moments où Carvalho a besoin de parler, d'un partenaire de conversation à fonction maïeutique. Tout cela forme une famille d'un nouveau genre, une sorte de communauté dans laquelle chacun a une fonction précise, et où chaque rapport implique par nature une distanciation. Ce sont des relations instrumentales autant qu'affectionnées, qui soulignent la froideur du personnage et son caractère atypique. Voilà, je crois, le mécanisme interne qui a mis en place tout cela, mais c'est une explication *a posteriori*.

C.P.S. — En fin de compte, vos romans sont des romans de désenchantement?

M.V.M. — Dans un certain sens, oui, sans aucun doute. Ici, nous avons vécu entre l'inertie — nous nous sentions victimes, avec le franquisme, d'une période d'exception très dure — et la bigoterie, le messianisme et tout ça. Il me semble qu'une réaction de désenchantement et de lucidité critique, surtout si c'est une réaction non négative, non démobilisante s'entend, peut être salutaire. ■

*Propos recueillis par
Jean-François Carrez-Corral et
Georges Tyras*

Les romans suivants de Manuel Vasquez Montalban ont déjà été traduits: Marquises si vos rivages (Sycomore, 1980; Grand Prix de la littérature policière en 1981), La solitude du manager (Sycomore, 1981), Meurtre au comité central (Points n° R-285), Les oiseaux de Bangkok (Seuil, 1987). Comme les éditions du Seuil ont entrepris de rééditer les titres précédemment parus au Sycomore, elles annoncent la parution prochaine de La rose d'Alexandrie.